Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1313

Rubrik: Oubliés...

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au kiosque d'Angela

Chronique de quelques dimanches presques ordinaires.

ORIGINELLEMENT DESTINÉ À reposer Dieu de ses travaux d'Hercule, le dimanche devient, en ville, le jour le plus éprouvant de la semaine. Dans mon locatif en carton des années de surchauffe, un Golgotha, rien de moins. Ça commence par ce silence louche, cette absence de repères klaxonnants, grinçants et pétaradants qui vous réveille plus tôt que d'habitude. Suit l'angoisse de ne pas se rendormir, de ne pas profiter de sa grasse matinée, hélas largement justifiée par l'ordre invariable des catastrophes qui s'enchaînent. Solos hurleurs des bébés affamés, fanfare des enfants, raps protestataires des ados, rock et baroque des solitaires en studio, rythmique des vieux rogneux au balai-brosse, l'invasion phonique atteint des sommets quand, vers sept heures, dans les cuisines superposées, les robinets crachent et s'étranglent, les bouilloires sifflent, les couples se fâchent et les portes claquent...

Angela renseigne et commente

Bloody, bloody Sunday! Lady Diana n'aurait pas tenu une heure ni dans mon immeuble ni dans mon quartier. Et pourtant, dans le magasin tabacs-journaux d'Angela, ce dimanche-là, on ne parle que de la princesse morte. Les lecteurs sont frustrés: l'accident a eu lieu trop tard. Pas une ligne, pas une image à se mettre sous la dent. Alors, les questions pleuvent sur la propriétaire, ravie. Angela renseigne, commente et illustre de son mieux. C'est son devoir, sa vocation aussi. Dans l'arrière-boutique, son transistor personnel distille en continu les précisions indispensables à l'exercice de sa mission. Il est neuf heures. Sur les ondes francophones, Diana Spencer est encore sainte et martyre, gibier pourchassé, acculé puis cloué sur une croix de béton armé par les sanglants mercenaires du photo-journalisme. La guerre des médias ne durera pas. À treize heures déjà, l'auréole aura pâli et la noble corporation informatrice resserré les rangs autour de la liberté de la presse, du commerce et de l'industrie.

«Au kiosque d'Angela», on se fiche bien de ces grandes manœuvres. On compatit, on cède à l'émotion. Sans oublier, on n'est pas Suisse pour rien, de dispenser quelques gracieuses leçons de morale au passage. Une dame en tailleur rose sanglote sur les clichés volés de la semaine écoulée. «Dieu que le bonheur se démode vite», répète-t-elle en reniflant. Un bellâtre à chevalière rappelle à la cantonade que Diana crachait souvent dans sa soupe, que l'Égyptien n'était qu'un épicier arabe. Une demoiselle en noir vire au rouge carmin, assure que si Charles avait lâché sa Camilla, ajoute que «nous les femmes, on ne se laisse plus humilier, on divorce et on bosse, on élève nos gosses, on se débrouille et merci...». Derrière le tourniquet des cartes postales, un baryton pansu rétorque que, précisément, c'est à cause de ce féminisme mal compris que notre civilisation s'écroule, et que bravo, mesdames, on voit bien le résultat! Angela pousse le son de France-Infos, avant d'éconduire gentiment les deux jeunes frères à roulettes qui oscillent entre les présentoirs à la recherche de quelque chose sur le crash. «Diana, on s'en tape, s'excuse le petit, c'est notre mère qui maille!» Madame Tailleur Rose, offusquée par tant de désinvolture, les engage publiquement à comparer leur sort à celui des pauvres petits princes «qui ont votre âge et plus de maman». Le rire mué du plus grand rebondit sur les couvertures de papier glacé longtemps après son départ précipité.

La mise en scène était parfaite

Deux dimanches plus tard, Lady Diana, Mère Térésa et quelques autres sont mortes et enterrées. Angela n'a pas pris son transistor. Son échoppe est vide, je suis seule à lui poser des questions. Dans une sorte de bilan improvisé, elle livre ses impressions. Elle confirme que les obsèques de Diana ont fait pleurer «même les maris.» De l'avis général, la mise en scène était parfaite, les acteurs excellents. Certains ont préféré Elton, d'autres le Comte, mais Tony a obtenu la majorité absolue. L'inventeur de la princesse du peuple est un magicien. D'un coup de pathétique biblique, son anglais shakespearien a réconcilié la tradition et la rébellion, ressoudé les anciens et les modernes au nez, à la barbe et aux dépens de ses adversaires conservateurs. Un détournement d'électeurs dont le «politiquement correct», étonnamment, s'est accommodé. Mère Térésa, en revanche, n'a pas fait un tabac. Angela le regrette, se tait, attend ma réaction puis constate sur le ton du reproche: «Vous, Madame, je parie que vous n'aimez pas ce genre de cérémonies.»

Gagné. Ma principale réserve tient au protocole. J'ai beau m'appliquer, les affûts de canon ne passent pas. Je me raisonne: la pompe lorsqu'elle est étatique est forcément militaire. Je me prends par les sentiments: l'égalité des sexes pleinement réalisée au niveau national vaut bien le sacrifice des convictions humanitaires des défuntes. Non?

Non. L'égalité, je la veux dans la vie, pas dans la mort. Et si les corps des femmes sont vraiment des canons, je les veux puissants et vengeurs, pointés sur les misères du monde dans un constant combat. Anne Rivier

Oubliés...

AUX TEMPS DES interdictions des partis d'extrême gauche, les élections cantonales genevoises de 1942 ont vu le succès d'une «Liste commune de l'Alliance des indépendants et du Ralliement national». Elle a obtenu 16 sièges sur 100. À l'époque, des contacts furent établis par Gottlieb Duttweiler avec Léon Nicole et d'autres tendances politiques. En vain en ce qui concerne l'extrême gauche.

LE TRIO SCHMID (Willi, Klärli et Werner) était fort populaire dans les années 40 en Suisse alémanique et il fit plusieurs saisons aux USA ultérieurement. Malgré tout, leurs rythmes swingués de «Swiss Jodeling» furent désavoués par les défenseurs officiels du yodel traditionnel.

TROUVÉ DANS LE 16E *volume des Documents diplomatiques suisses* (cote 115), le rapport du Ministre de Suisse à Prague du 11 mars 1947 sur la première de la pièce de Max Frisch: *Die chinesische Mauer.*

cfp